

Amours d'octobre.

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du Manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Mais, ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur qu'une voix résonna dans la pièce du fond. « Enfin ! Je vous attendais ».

Dans sa stupéfaction, elle avait à peine réalisé que la porte palière était déjà entr'ouverte. Devant elle, un couloir sombre. Tout au fond, une lueur. Sans réfléchir, elle se précipita.

Dans la rue de Rivoli, presque au coin de la rue des Ecouffes, La Tartine est l'un des bars à vin les plus renommés de Paris. Et l'un des plus anciens. Ouvert tout le jour, fermé le mardi, l'endroit est le point de ralliement d'une population mixte. S'y côtoient, d'une heure l'autre, l'Américain téméraire qui a déniché l'endroit au tournant d'un guide malin, celui qu'il agrippe comme un livre saint, et les intellectuels de gauche. On reconnaît ceux-ci à leur propension à déployer jusqu'aux tables voisines la presse afférente aux revendications sociales et à la lutte contre le pouvoir oppresseur ainsi qu'à une manie ostentatoire à propulser de la fumée à petits jets interrompus et élégants. Si leur intellectualisme peut être mis à caution, le fait qu'ils soient de gauche ne saurait l'être car aucun intellectuel de droite, autoproclamé ou non, ne risquerait sa réputation, attablé sur un trottoir de ce quartier populaire devant un ballon de rouge.

A ces deux catégories bien typées, viennent se joindre tous les pochards notoires du quartier. Se joindre est un vocable un peu usurpé car, si l'ambiance est chaleureuse et souvent animée, elle est rarement le fruit d'un mélange des genres. Les Américains observent les intellectuels de gauche qui, eux, ignorent les pochards. Le quartier, c'est le Marais, l'ancien quartier aristocratique d'avant la Grande Révolution, à la sublime architecture passablement maltraitée depuis par l'occupation populaire mais sauvée de ce fait par une populace sans projets ni moyens jusqu'à ce que Malraux, ministre des affaires culturelles dans les années soixante, classe le quartier et le rénove à grands frais, de plus en plus grands, les frais. Depuis, la populace a fui, chassée ou achetée, remplacée par la frange aisée d'une population internationale, inter-styles, inter-genres, inter-tout, une population aisée certes mais qui ajoute au charme fou de l'endroit et l'empêche de sombrer sans retour dans le bon goût mortifère et l'uniformité, même chic.

La Tartine, elle, a tout connu depuis l'arrivée en hordes des bougnats auvergnats deux siècles plus tôt, vins, bois et charbon, jusqu'à celle, récente, des bobos du 16^{ème}, tout traversé, sans perdre son âme. 16^{ème} pour arrondissement et bobos pour bourgeois-bohèmes.

Les hautes banquettes de cuir supportent de longs miroirs verticaux qui renvoient à l'infini les sphères d'opaline des lustres multipliés. Entre les tables de marbre, rondes, à pied de fonte, évoluent, vifs et efficaces, les garçons en gilet et long tablier de coton ainsi que les serveuses en robe noire, stricte, garantie de dentelle blanche immaculée. Les carnets de commande et les crayons valsent, dans de grands envols de feuilles arrachées. Derrière le zinc, est posée Madame Clémencia, sorte d'icône vissée à la caisse-enregistreuse.

A l'instar des autres membres du personnel, Madame Clémencia est vêtue de noir. Une robe près du corps à l'encolure arrondie enserre quelque peu des bras replets et une poitrine dont elle contrôle l'opulence. Le bas de la robe disparaît sous le comptoir. Madame

Clémencia est réellement une femme-tronc. D'autant plus mystérieuse. Entre ses deux seins, une broche d'améthyste accroche une lumière discrète. Madame Clémencia n'est pas une femme qui s'affiche. Ses cheveux encore sombres, tirés vers l'arrière en un chignon bas, auréolent un large front. Des sorcils épilés, redessinés au crayon, ponctuent de doux yeux clairs qui délaissent parfois les touches du tiroir-caisse et s'évadent, au-delà des vitrine, vers le trottoir, la rue de Rivoli, puis ils effleurent la salle, lentement, sans que rien jamais ne semble les accrocher. De larges yeux clairs et tristes. Un regard tourné vers l'intérieur. Madame Clémencia n'est pas ouvertement triste pourtant. Elle sourit dans le même temps qu'elle rend la monnaie, souvent, mais son sourire semble plutôt s'adresser à elle-même, à quelqu'un d'imaginaire, quelqu'un qui l'habiterait. Ses lèvres sont colorées de rouge. Elles dessinent alors comme une sorte de cœur. Madame Clémencia comme un beau lac calme.

Une rumeur persistante circule au sein du personnel, percute chaque nouveau garçon, enveloppe chaque serveuse débutante, une rumeur qui voudrait que Madame Clémencia fût la maîtresse du patron. Le patron n'est pas du métier. C'est un expert-comptable qui a hérité de son oncle auvergnat, auvergnat donc lui-même, c'est la règle. Chaque soir, avant la fermeture, il apparaît afin de relever les compteurs. Un expert-comptable compte d'autant plus qu'il compte ses propres dollars. Celui-ci, en tout cas, compte. Que l'on fasse de cet homme âpre au gain, plus âgé que Madame Clémencia, son amour de cœur, ne la blesse pas. Elle n'ignore pas la rumeur. Elle ne la dément pas non plus. Elle laisse dire. Un amour, même décati et acariâtre, même mufle et avare, un amour même supposé, c'est toujours cela de pris sur la vie. Sa vie. Le vide de sa vie.

Chaque soir, il est vrai, peu avant que ne soient servis l'ultime tartine de rillettes, l'ultime verre de Côte de Beaune, lorsque le patron pousse le bec de cane, l'attaché-case vissé au poignet gauche, son tout premier regard est pour Madame Clémencia, vissée elle-même derrière la caisse-enregistreuse. D'où, peut-être, la rumeur.

Ce matin, il vente fort. Une queue de tornade bretonne. Des feuilles jaunes, arrachées aux arbres de Saint-Paul, ponctuent l'espace, bousculées dans le dernier soleil d'octobre. Elles virevoltent, se précipitent en rafales contre les vitres de la Tartine, s'envolent à nouveau, agressent les passants qui les repoussent. C'est dimanche. Peu avant midi, le trottoir grouille, dont la faune reflète avec précision jusqu'à la caricature l'hétérogénéité du quartier. Des familles sûres d'elles, le menton haut, revenant de Saint-Pierre Saint-Paul où elles ont entendu la bonne parole, celle de l'Évangile, repoussent avec hauteur la main noirâtre de la quinquagénaire au chômage, embusquée près des distributeurs automatiques du Crédit Parisien, qui, de saison en saison, s'écarte du monde des actifs en même temps que croissent autour d'elle sacs de hardes et cartons ondulés. Une blonde péroxydée roule à contresens, agrippant d'une main folle le guidon et de l'autre son téléphone portable. Les mots s'envolent ainsi que les jurons des passants. Quatre moines de Saint-Gervais, hilares, ont des rires de haute-contre et font de grands effets de soutane. Une mère loubavitch, enceinte jusqu'au double-menton, pousse un enfant hurleur tout en apostrophant ses deux adolescents qui se chamaillent, papillottes au vent. Deux bobos quinquagénaires étrennent leurs roller-blades hors de prix, trébuchent, s'accrochent aux vêtements de l'autre, jettent de petits cris d'enfant. Deux garçons filiformes, vêtus de noir, déambulent de concert, l'œil provocateur. Ils se tiennent la main avec détermination. Belle bravade. Inutile. C'est du déjà-vu.

Entre deux va-et-vient ponctués de clochettes du tiroir-caisse, Madame Clémencia fixe la rue. Des gens pressés rentrent du marché alimentaire de la Bastille, chargés. Madame Clémencia regarde sans voir. Son regard embué s'évade entre les lettres blanches manuscrites sur la vitrine : Aligot de l'Aubrac. Boudin blanc. Elle ne les voit pas. Elle ne voit rien. Elle ne sait d'ailleurs pas pourquoi elle regarde la rue. Elle n'attend rien. Il n'arrive jamais rien.

« On peut dire que vous avez le ticket ! » ose un garçon en déposant devant Madame Clémencia une soucoupe pleine de billets. « Que dites-vous ? » dit-elle, mi-engluée. Elle revient de loin. « Le ticket ! » enchérit-il. « Là-bas. » Du menton, il désigne la rue. Elle l'imité. Au-delà des tables du trottoir, à-demi dissimulé par l'un des piliers de la vitrine, un homme s'est figé, un caddie à la main. Un caddie vide. Il va sans doute au marché. De l'autre main, il tient un livre ouvert. Son regard voyage du livre à Madame Clémencia, revient au livre. Ses demi-lunes basculent, il les rajuste d'un revers de main. Madame Clémencia tourne la tête à droite, à gauche. Personne. Juste les verres du bar, pendus par les pieds. Un peu de confusion fripe son visage encore lisse. « Puisque je vous le dis ! » rajoute le garçon en attente de sa monnaie. « Un vrai ticket ! »

Madame Clémencia déclenche l'ouverture du tiroir-caisse. La sonnerie la fait sursauter. Elle est émue. Elle n'ose plus lever la tête. Elle ressent un peu le ridicule de la situation. Pourtant, lentement, elle relève le front, regarde droit devant. Un miroir mural reflète la rue. L'homme est toujours là. Une haute stature. Un long visage fin auréolé de gris. Ebouriffé, le gris. Son imperméable trop large flotte au vent. Il tente de discipliner les pages du livre. Un dernier regard appuyé vers Madame Clémencia et il reprend son chemin. Evanoui. « Etrange », dit Madame Clémencia en rajustant machinalement son chignon. Déjà, elle regrette le regard de l'homme. Le regard sur elle.

Le lendemain, lundi, peu avant midi, la Tartine bourdonne. Douze Texans, rôdés aux larges horizons, s'apostrophent, s'esclaffent. D'amples rires de gorge envahissent l'espace. Les serveuses s'activent, parfaites dans leur rôle de soubrette pour hommes d'affaires. D'affaires aux relents de pétrole. Ils veulent de l'exotisme français, flirt et vin rouge. Ils ne sont pas déçus. Elles jouent le jeu. Les plateaux chargés passent et repassent. La caisse de Madame Clémencia carillonne comme au sortir des vêpres. Elle soupire. Elle est un peu étourdie par le vacarme ambiant. Oppressée. Le gras des rires l'agresse. Elle sent se rouvrir la blessure que, depuis toujours, elle porte en elle. Elle voudrait s'en aller et marcher, marcher vers ce lieu de paix intérieure que, malgré ses aspirations, elle n'a jamais rencontré. « Il est encore là », lui glisse quelqu'un à l'oreille. Elle sursaute. C'est le barman, espiègle. « Dites donc, il en pince drôlement ! » En un éclair, elle sait, elle cherche, il est là. L'homme, le même homme. Pas tout à fait le même, note-t-elle. Le même imperméable mais pas de caddie et les cheveux sont plaqués en arrière avec soin. Il a l'air d'un hidalgo, pense Madame Clémencia qui sent une chaleur lui monter au visage. « Qu'est-ce qu'il peut bien foutre avec son bouquin ? » Elle baisse les yeux. Elle n'ose plus. « Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il vous regarde et il regarde son bouquin ». Par bonheur, deux serveuses s'impatientent. Elle s'active, se trompe, recompte. « Encore un cinglé ! » conclut le barman. « Ben alors, Madame Clémencia ! On est amoureuse ? Vous vous êtes encore trompée ». Madame Clémencia rougit pour de bon. En trente-deux ans de Tartine, elle ne s'est jamais, jamais trompée. Pas une seule fois. « Excuse-moi, Christiane, ça ne m'est jamais arrivé ». Elle regarde la porte. L'homme n'est plus là. « Jamais arrivé », répète Madame Clémencia.

Le mercredi, Madame Clémencia arrive plus tôt que les autres jours. Il faut tout réorganiser après la fermeture du mardi. « La femme de ménage dérange tout, dit-elle, et elle ne remet rien en place ». Cela énerve Madame Clémencia. Elle aime l'ordre. Elle en a besoin. C'est sa sécurité, son arme contre le chaos qui l'étreint depuis que, petite fille, elle a réalisé que pour l'affection, la tendresse, les bobos, elle ne pouvait plus compter que sur elle-même après l'accident de voiture qui a coûté la vie à ses deux parents. Depuis, les bobos, elle les assume, la tendresse, elle la vole à son chat. Pour l'affection, c'est selon. Elle se réserve. Elle n'a plus confiance. La trahison, elle ne supporterait pas.

Le mercredi matin, elle range avec frénésie. Aujourd'hui, c'est la veille du Beaujolais nouveau. Elle redoute ce jour. L'idée la rend nerveuse. Trop d'excitation. Elle affectionne le train-train de la Tartine, les habitués qui viennent siroter leur verre de Morgon en lisant la presse, leurs débats calmes, leur air d'en savoir plus que le commun des citoyens, de répandre leur science avec parcimonie. Ils ne se laissent jamais aller, font preuve de tenue. Elle aime les touristes même bruyants. Les touristes vont et viennent, s'en vont. Souvent à jamais. Elle n'aime pas trop les sangsues de comptoir, ceux qu'elle nomme les prisonniers de la boisson, capables parfois de débordements mais ceux-là sont pour la plupart contrôlables, ivres mais courtois, rencognés dans leur monde. Un peu comme elle-même, au fond. Sauf qu'elle, ne boit pas. Juste enfouie dans son monde.

Toute la matinée, elle repousse les allusions d'Eric, le barman, et de Christiane, la plus ancienne serveuse. Ils la harcèlent, la titillent. Ils peuvent se le permettre. Ils se connaissent depuis longtemps. Eux seuls ont remarqué que, ce matin, elle avait changé de tenue. Nul autre n'y a pris garde, qui la perçoit globalement ou ne la voit pas du tout. Ce matin, elle a remis une robe noire, noire il va de soi, qu'elle n'a plus portée au-delà de ses cinquante ans parce qu'en décalage avec la femme mûre qu'elle estime être devenue, dont une petite découpe aux manches mi-longues laisse apparaître le galbe du bras, dont le décolleté plus échancré dévoile la petite gouttière à la naissance des seins. Elle a troqué la broche d'améthyste de sa grand-mère pour une fleur de corail rouge, le dernier cadeau d'anniversaire de son père à sa mère avant que ceux-ci ne s'évanouissent de sa vie. Elle a beau rabrouer les serveurs, rien n'y fait. Ils ne la lâchent pas. Tous deux sont déchaînés. « S'il revient, n'hésitez pas, vous y allez » conseille Christiane. « Ca va vous changer du vieux », ajoute Eric. « L'aventure, y a qu'ça d'vrai », soupire Christiane. « Je veux ! » conclut Eric. Leurs sarcasmes ne sont rien d'autre qu'une preuve d'affection. Elle est pour eux une sorte de mère de substitution, bizarrement car elle n'a jamais porté d'enfant, jamais envisagé que ce fût possible. C'est si terrible, d'être un enfant. Ils l'aiment, elle le sait. Alors elle laisse dire. Elle ne réplique plus. Encore une fois, elle rentre en elle. Les tickets, le tiroir, la sonnette, la monnaie. Le va-et-vient de ses avant-bras raidis au coude, épaules figées, digne. Cependant, lorsqu'elle se croit seule, elle regarde furtivement la rue. Une seconde suffit. Elle revient vite à sa caisse. Elle craint d'être prise en faute, prise en flagrant-délit d'espérance. La matinée s'étire. Ebranlée. Ce n'est qu'à l'instant où la pendule murale indique midi qu'elle admet enfin qu'elle a foncé son rouge à lèvres pour rien. Alors elle se raidit davantage, frissonne un peu, fouille à tâtons une poche plaquée de sa robe, la poche gauche, en extrait un mouchoir blanc plié en quatre, le porte à ses lèvres et méthodiquement le macule de rouge sang.

Dix-sept heures. La grand-messe du jeudi, du troisième jeudi, bat son plein. La Tartine refuse du monde. Ni les tables, ni le comptoir, ne suffisent à fixer tous les apôtres de la grande secte, celle des amateurs de nectar nouveau. Des noms de fruit fusent, banane, fruits

rouges, ananas, émergent du brouhaha insensé que l'accomplissement du rite requiert. « Chocolat ! » crie quelqu'un. Des protestations s'ensuivent. Le barman n'a plus le loisir de brocarder Madame Clémencia. Les serveuses s'épongent le front d'un revers de main de moins en moins discret. Elles arborent le sourire commercial. Envolés, la fierté de participer à une cérémonie rare, le sentiment d'être touchées par la grâce, celle qui vous nimbe et vous glorifie au contact de l'élite. Christiane a aux joues un rose incarnat qui dénonce à la fois sa tension et ses origines de grand air campagnardes. Elle marmonne parfois entre ses mâchoires contractées. Derrière sa caisse, Madame Clémencia a des gestes posés d'automate. Une pâleur laiteuse trahit son émotion, son absence d'émotion. Jusqu'à midi encore, à son cœur défendant, elle s'était autorisée à espérer. Puis est réapparue, sournoise, cette sensation d'abandon que, depuis longtemps, elle tente d'apprivoiser sans y parvenir tout à fait. S'est réinstallé en elle un vide sidéral. Hiératique, elle accomplit sa tâche, imperméable au cliquetis des verres, à l'odeur fruitée du vin qui coule en cascade, aux rires enfiévrés qui traduisent l'excellence d'un produit. Les voix qui s'entrechoquent s'amalgament, se confondent, ne sont plus qu'un bourdonnement à peine audible. Le cœur serré, Madame Clémencia n'entend plus. Madame Clémencia est une petite fille de dix ans à laquelle on vient d'asséner sans ménagement que plus jamais elle ne reverra ses parents. Peu avant vingt-deux heures, le service ralentit puis cesse. La fontaine n'est certes pas tarie mais l'heure c'est l'heure. Le patron y tient. Le commissariat de la rue de Rivoli aussi. Ce soir, il sera ardu de repousser la foule sur le trottoir. Toujours aussi chic, la foule, mais largement plus avinée et déjantée. En désespoir de cause, Christiane adopte la technique des bars de nuit : faire clignoter lustres et appliques. Rien n'y fait. Au contraire, le charivari s'accroît à chaque extinction. Renaissent rires et boutades. Des jurons français et étrangers copulent d'abondance. Madame Clémencia n'a qu'une idée fixe: enfiler son manteau de laine et rejoindre son trois-pièce au quatrième, avenue du Manoir, au cœur du Marais. Elle qui parvient toujours à donner le change, sourire au personnel, aux clients, plaisanter avec tous, témoigner d'un peu de chaleur humaine, faire preuve d'une sorte de vie, ce soir, tout à coup, elle ne peut plus. Une évidence s'impose à elle. Elle était folle, folle d'avoir cru un instant, d'avoir dérogé à sa vieille règle: pas de sentiment, jamais. Elle s'est laissée aller. Elle le regrette. Le patron râle. Eric monte sur une chaise, apostrophe les groupes qui rient plus fort. Le patron râle davantage, son crâne perle de sueur. « Les flics », marmonne-t-il. Il envisage l'amende, la fermeture temporaire. Il a saisi les billets de la caisse, les liasses de billets, les enfouit dans ses vêtements. Il peste. Le marchand de bonne humeur craint pour ses sous. Madame Clémencia, le manteau boutonné, attend. La caisse est bouclée. Serveuses et garçons, Christiane en tête, se sont mis en ligne, poussent, repoussent. On crie, on proteste, des verres se brisent, on s'exécute. Christiane a saisi un balai, fait mine d'en jouer. Une dernière déferlante mollit, amorce son reflux. La Tartine se vide. « A bientôt ! » hurle Eric du haut de sa chaise. « Attention à la volaille ! ». « C'est pas trop tôt », grommelle Christiane. Madame Clémencia a juste la force de faire un petit au-revoir de sa main gantée, se mêle aux derniers clients, les Texans, encore eux, franchit la porte, trébuche, se heurte à quelqu'un, lève les yeux. Il est là, l'homme, c'est lui. Comme un mât dans la tempête, bravant le reflux, la lame de fond. Pressé contre lui, son livre, un livre, peut-être le même. Entre le livre et sa poitrine, un tube de papier transparent, une tige, longue tige, avec au bout, un bouton de rose. Rouge.

Chaque jour, le patron relève le rideau de fer. Il est le seul à en posséder les clés. Question de confiance. Quinze minutes avant dix heures. La Tartine est un bar à vin, pas un bar à

alcooliques de l'aube, café-calva et petit ballon de rosé. La Tartine est un café qui se tient. A l'instant où le patron se courbe, avec de plus en plus de souffrance au fil des années, où il introduit la clé qui débloquent le rideau de fer, Madame Clémencia est déjà là, entrée par la porte de service. Il l'embrasse, deux bises sèches sans contact qui remontent à trente-deux ans, lorsqu'en authentique Auvergnat, il accueillit la fille d'une vague cousine, auvergnate elle-aussi. C'était alors suffisant en guise d'entretien d'embauche. Depuis belle lurette, les bises n'ont plus aucun sens, ce que dément formellement l'ensemble du personnel. Ce vendredi, dix heures, le rideau est levé, les portes vitrées béantes, les barmen ajustent leur tenue, les serveuses s'accueillent en plaisantant, le décor se met en place. Tout est fin prêt pour l'accueil du premier client: le tapissier voisin qui, déjà, trépigne. Sur ses pas, le marchand du kiosque à journaux. Tout est en place. Et tous. Tous, sauf Madame Clémencia. Après une heure d'attente, d'étonnement, de supputations, il apparaît clairement que quelque chose cloche dans l'emploi du temps de Madame Clémencia. Derrière la caisse, le patron peste d'abondance. Il a dû appeler son cabinet, annuler des rendez-vous. Il ne lui vient même pas à l'esprit qu'il puisse confier le tiroir-caisse à quelqu'un d'autre qu'à lui-même. L'argent est son argent. C'est de l'ordre du sacré. Christiane a appelé le numéro de Madame Clémencia. Elle laisse sonner, sonner, supplie pour que celle-ci décroche. Depuis ce matin, elle se sent orpheline et elle n'aime pas cette sensation, ce déséquilibre qui s'immisce en elle et s'infiltré jusqu'au creux de l'estomac. Il n'y a pourtant aucune raison de s'inquiéter. Madame Clémencia est en retard, voilà tout. Il ne faut surtout pas dramatiser. C'est juste que cela ne s'est jamais produit. Jamais. Tous les serveurs ont eu leurs bobos, graves ou pas graves, Madame Clémencia pas une fois. Alors, elle n'est pas préparée. La Tartine sans Madame Clémencia c'est comme un aquarium sans poissons, une cage sans canaris, une tour de HLM qui s'écroule.

En fin d'après-midi, l'ambiance est électrique. Le patron est d'une humeur exécrationnelle. Chacun se tient à carreau. Il est coincé mais personne ne le plaint. Sa pingrerie lui évite toute compassion. « A ma pause, j'irai voir » ose Christiane. « Voir où ? » grogne-t-il. Il range ensemble les billets de cinquante euros qu'il glisse sous la caisse. « Avenue du Manoir », dit Christiane. Il crève d'envie de lui répliquer qu'un aller-retour Avenue du Manoir excède son temps de pose. Cela se voit mais pourtant, cette fois, il se tait. Le temps c'est de l'argent mais soudain, une sorte d'inquiétude accentue les crevasses de son front, prend le pas sur sa cupidité. Chose rare, il regarde Christiane alors qu'il lui parle. Ses yeux sont presque humains. Battus, tout à coup. « Allez-y », murmure-t-il, une cassure dans la voix. Choquée, Christiane ne sait que répondre. Elle s'exécute.

« Alors ? » s'enquiert Eric alors que, cinq minutes avant vingt-heures, elle franchit la porte du bar. Tout le personnel se rapproche, pose les plateaux, les torchons, les carnets sur le bar au grand dam des clients. Certains appellent. On ignore. « Alors ? » grogne le patron, bougon comme insatisfait de lui-même. « Cache ta joie, blaireau ! » profère Christiane entre ses dents. Elle ôte son manteau, son écharpe, secoue sa queue de cheval, reprend sa respiration. « Quel enfoiré ! » sussure Eric. « Alors rien », dit-elle dans un soupir. « Rien quoi ? » dit Eric. « Rien, ben rien. Y a rien à voir. En tout cas j'ai rien vu. La porte est fermée comme d'habitude. J'ai frappé. J'ai même tellement frappé que la voisine est sortie, une très vieille dame. Elle m'a dit qu'elle l'avait entendue sortir ce matin, comme d'habitude. Un peu plus tôt. Et ses pas dans l'escalier. Comme d'habitude. Voilà, c'est tout. Alors, où est-elle ? Mystère ». Christiane fait la moue, les deux paumes vers le ciel. « Et l'homme ? » Une petite voix s'interpose. C'est la plus jeune serveuse, la dernière arrivée. Quel homme ? » reprend le

chœur. « Ben l'homme quoi. Celui qui l'attendait hier au soir ». Réactions diverses. « Je faisais le devant, hier soir. » Elle montre la terrasse. « Je l'ai bien vu, qui l'attendait toute la soirée avec sa rose et son bouquin. Même qu'il écrivait tout le temps dedans. C'était bizarre ». « Bizarre comment ? » « Ben il n'arrêtait pas de fixer Madame Clémencia, de loin, et il regardait son bouquin. Un peu comme s'il comparait. Et après, il écrivait. En tout cas, vous pouvez dire ce que vous voulez, elle est partie avec. Je les ai suivis un moment et puis j'ai pris le métro ». « Un original, quoi », intervient le patron. « Pas de quoi s'affoler. Il y en a plein, ici » Son menton fuyant désigne la salle. Dans un coin, une sorte de croque-mort livide boit à petits jets derrière des verres de soleil. A la table voisine, deux dames à chapeau pérorent. L'une porte les cheveux orange, l'autre, fuschia. « Regardez ! » dit-il, « Y a que ça. Et ce bouquin, d'abord, qu'est-ce que c'était ? » « Un Livre de Poche. D'accord ! T'as beau te moquer, je suis pas complètement gogol. » Eric pouffe. « Je le sais parce que ça m'intriguait. Alors ! Même que ça s'appelait Amours d'automne. Et une chose est sûre, c'est qu'elle est bien partie avec l'homme ». Elle réfléchit, regarde le patron, rapproche ses deux index pour se faire comprendre. « C'est du bluff », dit Christiane. « C'était pour rire ».

Le lendemain, samedi, tout le monde est là avant l'heure. Tout le monde sauf Madame Clémencia. « Ca recommence », peste le patron. « J'ai téléphoné toute la soirée et toute la matinée. Pas de réponse », dit Christiane. « J'en ai même parlé aux flics en passant le poste et ils ont rigolé. Y a pas de plainte. Ca fait seulement vingt-quatre heures qu'on ne l'a pas vue et, surtout, elle est majeure. Voilà ». « Ouais », dit Eric. Christiane a les yeux ravagés. Elle n'a pas mis de rouge, livide. « Et surtout », achève-t-elle, « ils n'étaient pas obligés d'être grossiers ». Elle renifle un peu. « Je sais qu'elle n'est pas rentrée chez elle mais je suis sûre qu'il lui est arrivé quelque chose ». Elle relève sa frange. « Et puis qu'est-ce qui dit qu'elle n'est pas rentrée chez elle ? Je le sens. Après tout, la voisine, elle a entendu quelqu'un descendre. Entendu. Pas vu ». « Tu lis trop de polars », dit Eric. « A propos », intervient la petite, « je l'ai trouvé ». « Trouvé quoi, un amant ? » dit Eric. Il rit. Il était temps. « Le bouquin, au BHV, en venant, je l'ai trouvé. Je voulais vous prouver que j'avais vu juste. Je m'étais simplement trompée d'un mot ». Elle se dirige vers le vestiaire. « Il ne s'appelle pas Amour d'automne mais Amours d'octobre. Et c'en est un de « polar ». « Normal », dit Eric, « on est en octobre ». « Pourquoi normal ? » dit Christiane. « Tu veux dire que ce livre et Madame Clémencia ça a quelque chose à voir ? Christiane, sérieuse tout à coup. Eric essaie l'eau chaude à la machine à café. « C'était pour le moins étrange, cette façon de vérifier quelque chose dans le livre après avoir regardé Madame Clémencia. Ou l'inverse. » « Et d'écrire dans son bouquin, c'était peut-être une coïncidence », se rassure Christiane. « C'est peut-être lui qui a écrit le bouquin », dit la petite, « ou peut-être a-il été influencé parce qu'il a vécu la même histoire et que Madame Clémencia ressemble au personnage ». « Coïncidence ou pas, elle est bien partie avec le type et ça c'est inquiétant », dit Eric, « même si c'est une preuve que Madame Clémencia et le patron, c'était du bluff ». « Bien sûr », dit Christiane, « mais Madame Clémencia, ça n'était que ça, du vent. Rien que du vent. Sa vie, du vent. C'est pour ça que j'exagérais, que je la charriais. Ca la faisait un peu vivre, c'est tout ». « Au boulot ! » gueule le patron derrière la caisse. « C'est bien ça pourtant » glisse la petite en frôlant Christiane. « Dans le livre, y a un personnage qui est caissière dans un bar. J'ai pas eu le temps d'en lire plus ». « A la pause », dit Christiane. Elle regarde le patron. Il compte comme toujours, il compte. Il crèvera sans eux, à moins qu'il se fasse enterrer avec. Elle lui en veut de ne regretter l'absence de Madame Clémencia que pour la gêne que cela lui impose. Elle hait son regard de fourbe derrière des lunettes qui

chevauchent le nez qui tombe vers le menton qui lui-même fuit vers le triple menton. Elle hait les bougeois, les bourgeois à fric, ceux qui exploitent. Elle est pour le partage, la solidarité. « Vieux con ! » grommelle-t-elle ».

« Ecoute ça, Christiane, c'est pas croyable ! » « J'ai que cinq minutes », dit celle-ci en se laissant tomber sur une chaise. « Mes pauvres jambes ». « Ca suffira, écoute », dit la petite. Elle feuillette. Elle lit: « il ne pouvait détacher son regard de cette femme presque mûre assise à la caisse, bien sage avec ses cheveux tirés, dans sa robe noire. Elle semblait sans passion, indifférente à tout et à tous, indifférente à la vie, à sa vie à elle, tout comme l'autre, indifférente à sa vie à lui, l'autre qui l'avait abandonné sans crier gare parce qu'elle n'avait pas choisi d'être mère, parce qu'elle ne voulait pas d'enfant, surtout pas le résidu d'un viol. Même visage rond, mêmes yeux vidés, mêmes gestes d'automate. Et surtout caissière, elle aussi. Caissière de café ». « Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire pourrie ! » s'exclame Christiane. « Je n'y comprends rien. C'est une histoire à propos de femmes que l'on retrouve mortes chez elles », dit la petite. « Toutes du même genre. Des femmes d'un certain âge. Et toute caissières de café. Et on ne sait pas qui a fait le coup. C'est écrit sur la couverture, au dos », dit la petite. « Et c'est l'homme qui a fait le coup qui parle ? qui écrit ? » « Sans doute que ça a à voir avec sa mère qui l'a laissé tomber. Ecoute encore ici ». La petite lit. « Il fallait qu'elles payent, pourtant, alors qu'elles avaient payé, il se sentait soulagé mais frustré et surtout, surtout, il n'était pas assouvi. C'était mieux chaque fois, un peu mieux, mais il manquait toujours quelque chose ». « Mais qu'est-ce que ça prouve ? » dit Christiane avec impatience. C'est juste un livre. « D'accord », dit la petite « mais peut-être qu'il lui est arrivé la même chose à l'homme, l'homme de la rue. Peut-être que lui aussi il a été abandonné ». Christiane se lève, fait trois pas, se rassied. « Ou peut-être que c'est lui qui a écrit le livre ». Christiane vérifie. « C'est un nom anglais ». « Ca ne veut rien dire ». dit la petite. « J'y crois pas » dit Christiane, abattue. « T'y crois pas peut-être. N'empêche que Madame Clémencia elle n'est toujours pas là ». Christiane ne trouve rien à répondre. « Alors les filles ! Racontez moi ». Eric fait irruption, deux cafés à la main. « Tenez, c'est pour vous ». « Il faut qu'on dise un truc », dit Christiane, laconique. Un truc de dingue.

« Ils vont jamais nous croire, les flics, ils vont nous prendre pour des barjos ! » La petite lève les yeux au ciel. « Y a des chances », dit Eric ? « Alors, qu'est-ce qu'on fait ? » « Alors on y va », affirme Christiane. « Avenue du Manoir, tous les trois, après le boulot ». « Et on fera quoi ? » demande Eric. « On avisera ! » dit-elle, péremptoire. Elle hausse les épaules, les yeux révulsés. « Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? »

Au pied de l'escalier, tous trois s'interrompent, se font face. Les visages sont graves. Ils ne savent plus ce qu'ils espèrent. Ils espèrent, c'est tout. « J'ai froid », dit la petite, « et en plus, je crois que j'ai peur ». Personne ne rétorque. Ils ont tous froid et peur. Ils ont surtout peur du doute, du terrible doute qui, malgré eux, commence à les étrangler.

Sur le palier du quatrième, Eric lève le poing pour frapper fort, le sang lui bouscule les tympanes. « Merde alors ! » s'exclame-t-il. Il pousse doucement la porte. Elle s'ouvre toute entière. Le couloir de Madame Clémencia est sombre, très long et très sombre. De chaque côté, deux portes. A droite, l'une d'elles est ouverte. Médusés, tous trois avancent en file indienne, Christiane en tête, vaguement gênés de pénétrer sans préavis dans l'intimité de Madame Clémencia. Il fait chaud. Très chaud. Une chaleur moite. Un effluve pénétrant comme une odeur d'hôpital. Quelque part, un robinet goutte. Le choc régulier de l'eau

emplit l'espace. Christiane pousse la porte, la porte déjà ouverte. Un rai de lumière éclaire un canapé rouge se reflète dans l'écran de la télévision. La pièce sent le renfermé, les oranges un peu blettes, les tentures anciennes. Et toujours, cette odeur médicale. Le rai de lumière provient de la salle de bains. Christiane connaît les lieux. Elle se précipite, étouffe un hurlement. Une femme inconnue, de dos, est agenouillée en avant sur un homme étendu au sol. Lui aussi inconnu. La femme sursaute. « Mais qui êtes-vous ? Aidez-moi je vous en prie ». Elle se relève, tente de redresser l'homme étendu, qui ne réagit pas. Dans l'urgence, ils soulèvent l'homme, le transportent sur le canapé du salon. Inerte. Une pesanteur s'installe Insupportable. « je me suis trompée de porte », murmure la femme. « Je suis infirmière et je viens tous les jours au cinquième. La porte était ouverte et j'ai entendu quelqu'un qui me parlait. Je viens d'arriver. Il y a dix minutes. « Il est mort ? » ose Eric. « Vous êtes au quatrième. Et qui est-ce ? » « Quand il m'a entendue entrer, il m'a dit qu'il m'attendait. Depuis longtemps. Il a dû me prendre pour quelqu'un, quelqu'un d'autre. Je ne sais pas. Ou alors, il délirait. Maintenant, il est évanoui ». « Mais qu'est-ce qu'il a ? » beugle Christiane. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! » « Cachets », dit l'infirmière. « Beaucoup. J'ai trouvé les boîtes. J'ai appelé mais le Samu est très encombré. Il faut juste attendre ». « Allez ! » dit-elle. « On le met sur le côté ». Soudain, le plafonnier répand sur le salon une lumière trop blanche, livide. La petite a trouvé l'interrupteur. Deux fauteuils en skai rouge encadrent le canapé. Entre les deux fenêtres, un buffet henri II. Dans un coin, une console couverte d'un napperon supporte un cache-pot de laiton d'où s'échappent trois feuilles d'aspidistra. « Le palmier des concierges », pense Christiane. Et elle étouffe un fou-rire nerveux. « Ca va ? » demande Eric. « Oui », dit-elle, « on dirait chez ma mère ». La petite s'approche, timide, étouffe un gémissement. « C'est lui, je le reconnais, c'est l'homme, l'homme au livre, à l'imperméable, à la rose, à la rose ». Sa voix s'éteint. D'un doigt, elle désigne le corps de l'homme. De la poche gauche de l'imperméable, dépasse un livre, un Livre de Poche. Les trois serveurs sont arqués autour du canapé, tendus comme les loups d'une meute qui tient enfin sa proie. Tendus et sidérés. « Il m'a un peu parlé avant de perdre conscience », dit l'infirmière. « Des paroles bizarres. Il m'appelait maman, me demandait pardon. C'était incohérent. J'ai compris qu'il s'était senti obligé de revenir, je ne sais pas pourquoi, qu'il fallait que ça finisse, qu'il ne m'en voulait plus. Mais il n'en finissait pas de me demander pardon, pardon, pardon ». Elle se détourne vers eux, elle dit : « je n'ai vraiment rien compris ».

« Est-ce qu'elle est là ? » Un filet de voix les fige tous. La vieille dame. La voisine de palier. « Est-ce qu'elle est revenue ? » Elle s'est avancée dans le salon. Elle aussi se fige. « Mon dieu ? Elle est dans sa chambre ? » Comme au sortir d'un rêve, Christiane s'élance, suivie d'Eric et de la petite. « Madame Clémencia ! » hurle-t-elle. Sa main trouve le commutateur en porcelaine. Elle hurle à nouveau. « N'approche pas ! » crie-t-elle à la petite. Ne viens pas. Reste là. Dans la chambre, les tentures sont refermées. Les grosses fleurs grenat de la cretonne éteignent sur le papier peint gris-souris les petits bouquets de marguerites. La glace de l'armoire agrandit un peu l'espace, donne de l'air à la pièce étroite, reflète le lit de milieu recouvert d'une courtépointe blanche. Une lampe de chevet diffuse une lumière chaude et rare. Sur la courtépointe blanche, est étendue Madame Clémencia. Elle est étendue sur le dos dans sa robe noire, la même robe noire, échancrée aux manches. A peine retroussée au-dessus des genoux, elle laisse entrevoir des cuisses pâles. Les bras sont écartés en croix, les paumes vers le ciel, offertes. La chair blanche se fond dans le blanc de la courtépointe et luit faiblement. Le chignon de Madame Clémencia s'est défait. Ses cheveux épars aile de corbeau s'étalent en vagues sur les oreillers de dentelle anglaise, s'étalent en couronne,

rajeunissent le visage replet dont les traits sont lisses. Les yeux grands ouverts contemplant L'infini. La bouche exsangue, légèrement entrouverte, perpétue un sourire immarcescible. Le visage de Madame Clémencia s'est endormi à jamais dans une expression de douce extase. Autour d'elle, rien n'est dérangé, déplacé. Ici, il n'y a pas eu de combat. Madame Clémencia s'est éteinte, peut-être par surprise mais dans un instant de complet consentement et de total abandon. Juste au-dessus du sein gauche, à demi-dénudé, laiteux, un petit ruisseau de sang vite coagulé, forme le long du flanc de Madame Clémencia, un ruban brunâtre qui va se perdre sur la courtepoinette dans une mare bien dessinée. Toute la scène est paisible, presque douce, d'une douceur de sentiment exacerbé puis apaisé. Christiane s'approche lentement. A la source du petit ruisseau de sang, une plaie demeure ouverte. Une plaie nette comme dessinée au couteau. Et dans la plaie ouverte sur le cœur de Madame Clémencia, dans le cœur de Madame Clémencia, est fichée, arrogante, la longue tige de la rose rouge. Eric et Christiane contemplant la scène, la mise en scène, entre horreur et respect. Leurs yeux s'expriment pour eux. La petite s'est prostrée dans le couloir. Christiane se retourne vers elle, l'appelle, qui serre contre elle le Livre de Poche. C'est elle qui détient la réponse. « Est-ce qu'elle a été.. » Elle n'achève pas. Elle indique la robe retroussée, les genoux écartés de Madame Clémencia, ses pieds nus. Elle tend le livre. Christiane s'approche de la lampe, ouvre le livre sur la fin, feuillette calmement, lit, porte la main à sa bouche. La petite sanglote doucement.